

ÉTUDE SUR LES CHADOULIYAS

AVANT-PROPOS

Alors que la vieille société musulmane change rapidement au contact de la civilisation européenne, mais tandis que, dans son sein, tant d'éléments rétrogrades subsistent encore, représentés par tous ceux qui ont intérêt au maintien de l'ancien ordre de choses, il peut être utile d'étudier dans le détail certains côtés de cette évolution, parfois difficile à saisir de prime abord ; on peut désirer marquer les étapes du phénomène qui s'accomplit sous nos yeux, pour en mieux comprendre le sens et la portée.

Quel est, par exemple, au point de vue matériel et moral, l'état de ces *confréries religieuses*, qui rappellent à plus d'un égard les sociétés secrètes européennes, laïques ou cléricales ? C'est un rouage important de la vie musulmane ; comment fonctionne-t-il ? Dans quelles conditions l'influence française commence-t-elle à pénétrer les *Zaouiyas*, ces sortes de monastères, de séminaires en même temps, où se concentre la résistance des religieux de l'Islam ? ou bien s'arrête-t-elle devant leurs portes closes ?

Dans les pages qui suivent, j'ai tâché d'y répondre. C'est à l'un des hauts fonctionnaires du Gouvernement Général de l'Algérie que revient l'initiative en cette matière. C'est lui qui, frappé de l'importance de la question, a bien voulu me proposer à Monsieur le Gouverneur Général pour en poursuivre l'étude sur un point particulier. Qu'il me soit ici permis de leur adresser en même temps, à l'un et à l'autre, mes plus vifs remerciements.

On peut déduire de ce qui précède que je laisse volontairement de côté toute question doctrinale ; il s'agit uniquement de déterminer quel est le rôle social d'une de ces *confréries religieuses musulmanes*, celle des *Chadoulïyas*, ou, pour mieux dire, d'un groupe de ces derniers, de celui qui reconnaît pour chef *Sid Ahmed Mokhtar*, fils du *Cheikh Elmiçoum*, et pour quartier général le village de *Boghari*. Je me suis proposé d'établir, suivant en cela le judicieux programme qui m'était donné, de quels moyens d'action disposait ce chef religieux et comment il en usait ; quelle répercussion en résultait sur le monde indigène qui l'entoure et

quelles en étaient les conséquences politiques. C'est dire que cette étude est d'un genre assez particulier et nouveau, et que, pour la mener à bien, je n'ai pu me servir des ouvrages remarquables précédemment écrits sur la matière, car tous l'envisagent à d'autres points de vue. J'ai dû, par suite aussi, procéder d'une façon particulière. Pendant plusieurs mois de l'hiver 1903-1904, tout le printemps et le commencement de l'été de cette dernière année, je me suis établi à Boghari, ainsi qu'au milieu des tribus où se répand l'influence des Chadouliyas. C'est par la continuelle fréquentation des gens du pays, par d'incessantes causeries avec eux, que j'ai pu compléter les idées forcément sommaires que j'avais sur le sujet.

Deux de mes informateurs habituels ont été *Si ben Youceuf ben Qouider*, fils d'un ancien chef madani de la région, dont l'histoire a gardé le souvenir, et *Si Mohamed ben Rgouia*, Bach-Adel à la Mahakma de Boghari, neveu du Cheikh Elmiçoum et, par conséquent, cousin de Sid Ahmed. Ces deux personnages, entièrement différents de tendances, de liaisons et d'allures, — ce qui me garantissait un facile contrôle de leurs dires, — n'avaient qu'un trait commun, mais il était capital : tous deux avaient vécu dans l'intimité du Cheikh Elmiçoum, à la Zaouiya de Boghari, dont ils connaissaient tous les détours.

Je ne me suis pas contenté cependant de leur témoignage, et j'ai fréquenté tout ce que le Gçar Boghari comportait de gens instruits ou susceptibles d'être bien informés.

La présente étude, de par sa nature, ne s'adressant qu'aux personnes déjà suffisamment au courant des questions algériennes, je crois inutile de définir certaines expressions arabes que j'ai dû transporter telles quelles en français, faute de vocable de cette langue propre à les traduire exactement. Ceux qui liront ces lignes savent évidemment ce que c'est qu'un *Cheikh*, une *Zaouiya*, un *Moqaddem* et autres termes spéciaux au vocabulaire des confréries musulmanes. Je me bornerai seulement à indiquer la hiérarchie en usage chez les Chadouliyas de Boghari. En haut de l'échelle, un *Grand Maître*, appelé *Cheikh* ; puis des *Vicaires*, appelés *Moqaddems* ; enfin des affiliés, plus souvent désignés sous le nom de *Mourides* ou *Derouiches* que sous celui de *Khouans*. Cette dernière dénomination prévaut, au contraire, chez les *Rahmaniyas*. Au temps des *Derqaouas*, on disait plutôt *Faquir* (plur. *fogara*), dans le même sens.

J'ai d'ailleurs tâché d'éviter l'introduction, dans le discours, de ces mots étrangers que trop d'auteurs aiment, au contraire, à multiplier sans nécessité dans leurs écrits. Mais je n'ai pu le faire toujours, car c'eût été risquer tomber dans l'équivoque ou même dans un ridicule pire que le barbarisme.

Paris, novembre 1904.

I

LES PRÉCURSEURS DE CHEIKH ELMİÇOUM

1

Les Madaniyas

L'ordre des Chadouliyas fut long à s'implanter dans les environs de *Boghari*, ainsi que dans le *Titteri* qui l'avoisine. Jusqu'à l'époque de *Cheikh Elmiçoum* qui le fit briller dans tout son éclat, ses progrès furent timides, ses succès incomplets. Encore n'apparut-il point sous sa forme actuelle, mais sous celles, peu différentes à vrai dire, qui caractérisent les modalités appelées *Madaniyas* et *Derqaouas*.

Les premières tentatives de prosélytisme furent faites en faveur des *Madaniyas*. Elles semblent avoir précédé de peu l'époque de la prise d'Alger par la France, c'est-à-dire remonter à une époque un peu antérieure à 1830. Elles furent l'œuvre du fameux *Si Mouça ben Hassan*, l'agitateur bien connu, que ses adversaires et ses partisans ont surnommé *Bou Hmar* (l'Homme à l'âne), probablement parce que cet animal lui servait habituellement de monture.

Si Mouça ben Hassan était Égyptien d'origine. Après diverses aventures, il vint s'établir à Laghouat, et tenta d'y propager l'ordre des *Madaniyas*, auquel il était lui-même depuis quelque temps affilié. Ses efforts furent couronnés de succès et son influence s'étendit bientôt jusqu'aux abords de *Boghari* et même plus au Nord.

On cite en particulier comme ayant reçu de lui l'affiliation et comme ayant été ses *Moqaddems*, c'est-à-dire ses vicaires, dans la région qui nous occupe :

Un *Cheikh bou Lanouar*, dans les *Haouras*, aux environs de Médéa ;

Si Qouider ben Mhammed, dans le *Titteri*, personnage important dont nous reparlerons ;

Si Elhadj Mohamed ben Abd Elqader, deux fois hadj, disciple du précédent, et *Moqaddem* à Médéa, où s'élève actuellement sa chapelle funéraire ;

Si Ettayeb Elkerboubi, gendre de *Si Qouider ben Si Mohamed*, appartenant à la famille religieuse des *Beni Hassan* de Berrouaguiya, dite les *Kerabib*. Ceux-ci dirigeaient une importante Zaouiya. *Si Ettayeb* fut un des principaux agents de *Si Qouider*, un vicaire important des *Madaniyas*.

Au même titre ou tout au moins comme membres importants du même ordre, on cite encore :

Si Elhadj Bachir, dans les environs de *Berrouaguiya*, où se trouve

actuellement sa postérité, groupée autour de la chapelle élevée sur sa tombe. Il n'est pas sûr pourtant que ce personnage religieux ait reçu l'affiliation directe de *Si Mouça*, car les souvenirs du peuple, à cet égard, commencent à s'effacer, et quelques personnes pensent que *Si Elhadj Bachir* aurait pu être un disciple direct de *Sid Ahmed ben Elouareth*, célèbre Cheikh des Madaniyas de Tunis. L'influence de *Si Elhadj Bachir* se serait même exercée parallèlement, et contradictoirement pour quelques-uns, à celle de *Si Qouider*. Il aurait eu des clients chez les nomades du Sud de Boghari, à plus de 100 kilomètres de sa résidence ; par exemple chez les *Rahmanes*. Il dirigeait une petite école coranique.

Si Elhadj Ali ben Rgouia, originaire de *Reribes*, — tribu située sur le trajet de Boghar à Miliana, — élève de *Si Elhadj Bachir* ; il vécut et mourut à Médéa ; sa postérité s'y trouverait encore, ainsi que son tombeau, situé dans une petite mosquée portant son nom. Il eut quelques élèves.

On a d'autre part conservé le nom de quelques personnages qui, sans être investis d'aucune autorité spirituelle, furent tout au moins des Madaniyas de marque. Tel *Si Brahim*, originaire des *Mfatehas* (tribu sédentaire des environs de Boghari), où il fut Cadi dans les premiers temps de la conquête française, et qui eut pour fils un fidèle de Cheikh Elmiçoum.

Puis plusieurs grandes familles des *Ouled Mokhtar*, nomades alors, aujourd'hui presque sédentaires, des alentours de Boghari. Cette tribu fut d'ailleurs, tout entière, plus ou moins directement, inféodée aux Madaniyas et plusieurs de ses chefs contractèrent alliance avec *Si Qouider ben Mhammed*.

De la plupart des hommes dont nous venons de parler il ne reste guère que le nom, une postérité sans éclat, ou bien quelque chapelle funéraire dont la coupole blanchit dans quelque coin désert. Il n'en est pas de même de *Si Mouça* ni de *Si Qouider*, qui jouèrent l'un et l'autre un rôle actif dans des événements demeurés historiques.

Enhardi par les succès d'influence qu'il avait obtenus dans une partie du Sud du Tell de la province d'Alger, *Si Mouça*, naturellement ambitieux, rêva mieux encore. Les Français venaient de s'établir dans Alger après l'avoir conquise. L'occasion lui sembla belle de sortir de la médiocrité qui lui pesait ; il appela les fidèles à la guerre sainte. Puis, à la tête d'une horde hétéroclite composée de piétons et de cavaliers, de gens de poudre et de gens de prière, de bergers, de chameliers, dont beaucoup sans armes, *Si Mouça* s'avança vers le Nord, marchant sur Alger, pour jeter les Français à la mer, et la piller ensuite ; et sa troupe se grossissait sans cesse, pendant la route, de tous ceux qu'attirait l'espérance d'une victoire présentée comme facile, et l'appât du butin.

Il fut bientôt devant *Médéa*, ville récemment soumise au pouvoir de

l'Émir Abd Elqader, encore toute riche du séjour des fonctionnaires turcs et du produit de ses fertiles campagnes. C'était une proie tentante pour la bande de brigands et d'illuminés qui le suivaient. Ils réussirent presque à la prendre, mais l'émir prévenu accourait en grande hâte. Si Mouça, plein d'orgueil, crut pouvoir lui disputer l'empire, et, rapidement, il se porta au-devant de lui. La rencontre eut lieu non loin de *Miliana* près de *Sidi-Tamjahert* (où s'élève depuis peu le village appelé *Borély la Sapie*). Ce fut une épouvantable déroute pour Si Mouça, dont la troupe, incohérente et mal armée, mal dirigée, sans autre lien que le fanatisme, le commun désir du pillage et l'absurde croyance au pouvoir surnaturel de son chef, fut presque exterminée. Lui-même s'enfuit.

Telles furent, d'après l'histoire, les circonstances qui accompagnèrent la chute de la puissance éphémère des Madaniyas dans la province d'Alger. Mais l'esprit des indigènes n'admet pas que les choses se soient passées de façon aussi simple, et la légende, s'emparant des faits, les a grossis et transformés.

D'après elle, dès son départ de Laghouat, Si Mouça aurait eu pour dessein avoué de combattre l'Émir, parce que celui-ci lui avait enjoint de se soumettre à sa puissance. Arrivé devant Médéa, il aurait essayé d'y pénétrer; mais les habitants étaient divisés en deux partis : l'un voulant l'admettre et l'autre non. Les Turcs ennemis de l'Émir voulaient l'accueillir; mais ils n'étaient pas assez forts pour se mettre en opposition directe avec les Arabes et les Coulouglis de la ville. On convint donc de s'en remettre à Dieu du soin de décider la chose, et l'on s'arrêta au procédé suivant : on tirerait le canon contre la troupe de Sidi Mouça; si la poudre parlait, c'était un imposteur et il fallait le traiter comme tel. Mais si elle se taisait, c'était un saint homme et il fallait l'admettre. Or les canonniers Turcs, usant de ruse, avaient mouillé la poudre, le coup ne partit donc point; la ville ouvrit ses portes.

Lorsqu'il apprit cette nouvelle, l'Émir se trouvait à *Zebboujt Elouost*, à la limite des anciens *Beylicks* d'Alger et d'Oran. Il se mit en route sans tarder, et, marchant un jour et une nuit sans s'arrêter, il vit le soleil se lever comme il arrivait au *Khemis de Miliana*, le moderne *Affreville*. Après quelques heures de repos, il se remit en route; à *Amoura* il découvrit l'ennemi sur les hauteurs de *Sidi Ali Temjahert*. — « C'est donc là, dit-il, pensif, le saint homme contre lequel le canon n'a point d'effet; » paroles que ses officiers accueillirent avec incrédulité. L'événement lui donna raison. La défaite de Sidi Mouça fut complète, et la victoire des troupes de l'Émir suivie d'une épouvantable boucherie. On vit des scènes d'une froide cruauté; c'est ainsi qu'un cavalier, ramenant trois prisonniers, rencontre un de ses camarades : « Combien donne l'Émir pour un prisonnier? lui dit-il. — Un réal (deux francs). — Et pour une tête d'ennemi? — Un douro (cinq francs). — Alors, attendez un peu, » dit-il

à ceux qu'il conduisait ; et, descendant de cheval, il les fait coucher, les égorge, porte leur tête au camp.

On fit, dit-on, une pyramide de têtes coupées. Bien peu s'échappèrent des partisans de Sidi Mouça. Pour lui, découvert pendant sa fuite, il fut conduit enchaîné chez l'Agha *Moul Eloued*. Il put cependant éviter la mort qui l'attendait, et ce fut, disent les indigènes, grâce à l'intervention divine. Pendant la nuit qui suivit son arrestation, la mère de l'Agha entendit du bruit dans la salle où on l'avait enfermé. Elle se leva doucement, regarda par une petite fenêtre haute et vit Si Mouça prier ardemment, tandis qu'une clarté surnaturelle illuminait la chambre. Elle prévint son fils qui fit relâcher le saint homme. Lorsque, le lendemain, l'Émir aborda l'Agha venu à sa rencontre, il lui demanda des nouvelles de son prisonnier ; puis, sans attendre la réponse : « Vous l'avez relâché », dit-il, « et vous avez bien fait. »

Il est permis de croire qu'il en avait secrètement donné l'ordre ; le traîner à sa suite eût été s'exposer à des attaques de ses partisans, effectuées pour le délivrer. Peut-être aussi, malgré tout, — tant la superstition tient au cœur des indigènes, — l'Émir croyait-il au caractère sacré de son ennemi.

Après sa défaite, *Si Mouça* parvint à se réfugier, suivi d'une dizaine de cavaliers, dans les montagnes des Ouled Nayl, à *Messaâd*. Vaincu, mais non soumis, il se résolut à continuer la lutte ; il réorganisa son ordre, nomma deux Khalifats ou lieutenants, l'un *Bel Hadj*, chez les tribus du Sud, l'autre *Qouider ben Mhammed* pour les tribus du Nord.

Si Qouider ben Mhammed ben Ceddiq ben Ferhate serait un Chérif descendant de *Moulaye Idriss* par *Sidi bou Zide*, le fondateur du gçar portant son nom, à l'extrémité Nord-Ouest du Djebel Amour. Son père, *Si Mhammed ben Ceddiq*, vivait dans la première moitié du XIII^e siècle de l'hégire et fut d'abord disciple des *Youcefyas* avant de s'affilier aux *Tidjanîyas*. *Qouider* lui-même fit deux fois le pèlerinage de la *Mecque*, et c'est au cours d'un de ces voyages, prétend son fils *Sid Ahmed ben Youceuf*, qu'il aurait reçu à la *Mecque* même, et du *Cheikh Elmadani* en personne, l'affiliation à l'ordre des *Madaniyas*. Mais d'autres le représentent comme un disciple direct de Sidi Mouça.

Un de ses ancêtres, *Sidi Elbokhari*, est le fondateur du village bien connu de ce nom, situé à la limite du Tell et des steppes. Plusieurs autres de ses ancêtres s'étaient attiré la vénération des populations de la contrée, par la sainteté de leur vie et le grand nombre des miracles qu'ils firent éclater. De ce nombre furent *Sidi Ali ben Malek*, dont la chapelle funéraire s'élève à quelque trente kilomètres au Sud du Titteri, dans les steppes ; puis, à une époque moins reculée, *Sidi Mohamed Elouol* (le premier), dit aussi *Oueld Elbokhari* (fils de Sidi Elbokhari), et sur-

nommé *Ouelled Elbaye* et *Bennaï Rouhou*, par allusion à des miracles de son cru.

De noble origine, appartenant à une famille influente du Titteri, Si Qouider se trouvait tout désigné au choix de Sidi Mouça. Il était d'ailleurs richement apparenté ; il avait épousé une nommée *Zohra*, des *Ouled Sidi Ali*, fraction de noblesse religieuse des *Ouled Anteur* (tribu voisine de Boghari) ; puis d'autres femmes encore, et notamment la fille de *Sid Aïssa ben Teurki*, de la famille des *Rehab*, seigneurs des *Douaïrs* (tribu de la vallée de l'Oued Elhakoum, affluent du Chélif, dans le Titteri).

Un de ses frères, *Si Lakhdar*, avait épousé *Çakhriya*, sœur de deux grands personnages de l'importante tribu des *Ouled Mokhtar* : *Bou Dissa* et *Elhaïhar*. Et cette *Çakhriya* était aussi parente, par sa mère, des *Ouled Madhi* du *Hodna*, autre très importante et très riche tribu, car elle était fille de *Fattoum Ettarcha*, fille elle-même de l'Agha du *Hodna*, *Ben Dief*. Enfin, la mère de Si Qouider, *Elaouniya*, était originaire de la grande famille des *Ouled Sidi Aïssa ben Ahmed*, une des principales de la tribu des *Ouled Ayed*, de Téniet-Elhad.

La suzeraineté religieuse exercée par Sidi Mohamed sur une partie notable des populations de la contrée, et qui lui venait de son origine, devait aussi faciliter sa tâche.

Parmi ses clients semblent avoir été les *Abebdas*, des *Ouled Anteur*, qui furent aussi ses affiliés quand, plus tard, il devint lieutenant de Sidi Mouça ; puis les *Ouled Mokhtar* ; quelques familles peu nombreuses, les *Ouled Sidi Ali ben Malek*, vivant dans les *Douaïrs*, et de même origine ancienne que lui ; les *Rehab*, également peu nombreux, aussi chez les *Douaïrs* ; les *Mfatehas*, et, parmi eux, surtout les *Ouled Ezzaoui*, famille de Chorfas ; tous les *Ouled Sidi Elbokhari* ; les *Abazizes* du Titteri, dont plusieurs furent ses bergers ou ceux de ses frères. Enfin, la suprématie religieuse de Si Qouider paraît s'être étendue chez les *Zenakhra Mehaouchas*, nomades du Sud de Boghari, et leur caïd actuel, *Elhadj Ahmed*, passe pour avoir été, dans l'origine, un de ses affiliés avant d'être, comme aujourd'hui, celui des *Rahmaniyas* d'Elhamel (?) Mais c'est assez difficile à croire, car il n'est pas très âgé.

Cependant, malgré ce que sa naissance, sa parenté, ses relations semblaient lui promettre d'avantages, Si Qouider échoua misérablement. Son naturel orgueilleux, vaniteux, emporté, brouillon, semble en avoir été la cause. Il mécontenta maint de ses partisans, et même de ses parents, par son intransigeance et l'excès de ses prétentions. Quoi qu'il en soit, plusieurs années après la défaite de Sidi Mouça à Sidi Ali, alors que ce chef cherchait à restaurer son influence compromise, Si Qouider vit prendre fin son rôle de lieutenant de l'agitateur dans une misérable équipée. Il partit un jour à la tête d'une petite troupe de cavaliers pour aller rejoindre Sidi Mouça ; ce devait être le signal d'un soulèvement en faveur

de ce dernier. Mais le Gouvernement français, dont l'action s'était étendue, entre-temps, jusqu'au Titteri, avait donné mission de surveiller le chef Madani à l'Agha de l'Oued Elhakoum, *Mimouna*, ainsi qu'à celui des Ouled Mokhtar, *Mohamed ben Lakhdar*. A la nouvelle de la fugue de Sidi Qouider, les cavaliers des Ouled Mokhtar se mirent en selle et rejoignirent la petite troupe de dissidents près d'*Elkrachem*, à quelque quarante-cinq kilomètres au sud de Boghari. Après une courte lutte, dans laquelle il perdit deux de ses partisans, Si Qouider fut obligé de se rendre. On l'interna d'abord outre-mer, en France ou en Corse, puis on l'exila, avec une partie de sa famille, du côté de Mostaganem (vers 1845).

L'arrestation de Si Qouider, comme le dit Rinn, désorganisa les plans de Sidi Mouça. Chassé de Messaâd par l'arrivée d'une colonne, à la tête de laquelle se trouvait le général Youcouf, il s'enfuit en Kabylie, chez les *Beni Yala* ; puis, en 1848, à Metlili des *Chaânbas*, d'où il passa à *Zaâtcha*. Il y fut tué lors de la prise de cette oasis ; avec lui périrent la plupart de ses partisans, entre autres *Si Elmokhtar*, fils de *Si Qouider ben Mhammed ben Ferhate* (1849).

La puissance des Madanias dans la province d'Alger, et particulièrement dans les environs de Boghari, avait pris fin. Sa durée n'avait pas excédé une vingtaine d'années, et maintes vicissitudes en avaient marqué le cours.

Il est possible, cependant, qu'il en soit demeuré quelques vestiges ; c'est ainsi que MM. Depont et Coppolani donnent le Cheikh *Si Taïeb ben Elhadj Bachir*, actuellement installé dans les *Ouled Trife* de la région de Médéa, comme un vicaire des *Zerouqiyas*, tandis que certains indigènes le prétendent vicaire des Madanias. Le fait ne serait pas surprenant, puisque son père était, comme on l'a vu dès le début, vicaire des Madanias de Sidi Mouça ; il vaudrait, en tout cas, la peine d'être vérifié ; car MM. Depont et Coppolani nous représentent encore ce personnage comme instruit et capable de donner une extension plus importante à la corporation, si les circonstances le favorisaient. Les *Kerabibes*, des *Beni Hassen*, ont probablement aussi conservé des relations avec les Madanias. Enfin, on peut soupçonner fortement le Cheikh *Elhadj Ettahar*, de Boghar, d'être, non pas comme il le prétend, un chef Chadouli pur et simple, mais d'avoir des attaches secrètes avec les Madanias, comme on le verra plus loin.

Mais, ces suppositions fussent-elles confirmées, il n'en resterait pas moins vrai que, après la ruine de Sidi Mouça, son ordre subit dans la région une éclipse à peu près complète, et s'il en reste aujourd'hui quelque chose, quelques débris tendant à recouvrer une certaine vitalité, c'est là un fait nouveau qui se produit après un long intervalle de temps, une sorte de résurrection qui mérite une étude distincte.

Les Derqaouas

Cependant les Chadouliyas-Derqaouas, depuis longtemps installés sans conteste dans l'Ouest de la province d'Oran, n'avaient cessé de progresser vers l'Est, dans les derniers temps de l'occupation turque, sous l'Émir Abd Elqader, et dans les premières années de la conquête française.

Ils avaient sans doute fait leur apparition dans les parages de Boghari avant même que Sidi Mouça n'y eût installé son vicaire, Si Qouider, puisqu'on nous a donné le père de celui-ci comme ayant été l'un des adeptes des Derqaouas après avoir été celui des Tidjaniyas. Cependant ils ne s'y étaient pas solidement établis et, lors des entreprises de Sidi Mouça, ils durent céder le pas à celui-ci. — Mais ils reparurent ensuite ; et dans les années qui suivirent la déconfiture de son ordre, ils firent quelques progrès. Ils avaient déjà quelques affiliés dans les *Attafs*, de la plaine du Chelif, chez les *Ouled Ahmed ben Saâd* et autres tribus des environs de Boghar, car le Cheikh Derqaoui fit à plusieurs reprises d'assez longs séjours chez les derniers. Mais il ne semble pas qu'il y ait eu encore d'organisation sérieuse de l'ordre dans ces régions. Les affiliés, isolés, la plupart du temps vagabonds, se distinguaient seulement par le port de vêtements rapiécés, du bâton et du turban bleu, de la chevelure inculte, sans être groupés autour de chefs locaux, agissant au nom d'un pouvoir suprême et distribués suivant les échelons d'une véritable hiérarchie. Telle est, du moins, l'impression que nous avons retirée de nos conversations avec ceux qui ont connu ces époques lointaines.

On peut donc dire qu'alors l'influence des Chadouliyas-Derqaouas ne dépassait pas beaucoup Tiaret vers l'Est. Il en fut ainsi jusqu'au moment où commença de se répandre la renommée de *Sid Adda ben Roulem Allah*, qui fut, dans la province d'Alger, l'artisan principal de leur puissance.

Ce personnage, demeuré vivant dans la mémoire des indigènes, bien que l'époque de sa mort soit déjà passablement ancienne, descendait d'un santou célèbre de l'Ouest, appelé *Sidi bou Abdallah*, et surnommé *Gaououede Echchelef* (le conducteur du Chelif, celui qui guide le Chelif). On lui attribue, en effet, entre autres miracles, celui de s'être fait suivre par les eaux du *Nahr Ouacel*, depuis *Sebaïne Aïne*, où il avait abreuvé son cheval, jusque dans la plaine du bas Chelif. C'est depuis lors que les eaux du Nahr Ouacel se déversent dans cette dernière, et c'est parce que l'événement se perpétua en un jour que le Nahr Ouacel a reçu son nom, *arrivé en un jour*, disent les indigènes.

Inutile de relever l'absurdité de cette légende et celle de l'étymologie

qui s'ensuit. Il n'en est pas moins vrai que l'ancêtre du Cheikh Adda était un homme considérable et que ses actes avaient frappé l'imagination de ses contemporains pour demeurer dans le souvenir de ses descendants.

Le Cheikh Adda fut quelque temps cadi dans l'armée de l'Émir ; mais son maître, *Moulaye Elarbi Edderqaoui*, lui ayant reproché d'occuper une situation temporelle dont l'éclat ne convenait pas à un homme de prière, dont la vie devait s'écouler dans la retraite et le mépris des biens de ce monde, il voulut se retirer. Pris entre l'opposition de l'Émir à ce dessein et la persistance des reproches de son maître, il se résolut à la fuite. L'Émir, irrité, le fit poursuivre et chercher pendant quelque temps pour le mettre à mort. Sid Adda se réfugia au *Djebel Ellouhe*, chez les *Ouled Lakreude*, et il y vécut à l'abri des atteintes de l'Émir, trop occupé du soin de sa propre défense contre les armées victorieuses de la France pour pouvoir continuer à le persécuter.

C'est dans cette retraite que se trouvait Sid Adda à la mort de Moulaye Elarbi Edderqaoui ; c'est là qu'il devait récolter son héritage et l'agrandir encore, à la suite de la déconfiture des Madaniyas, poussant les limites de l'influence des Derqaouas à plus de 100 kilomètres plus avant dans l'Est qu'aucun de ses prédécesseurs.

Cependant il ne fut pas d'abord admis sans conteste comme successeur de Moulaye Elarbi. Beaucoup de fidèles de Mostaganem, de Mascara, se tenaient à l'écart. Un jour, pour en avoir le cœur net, les demi-dissidents se rendirent aux Ouled Lakreude. Le Cheikh, les voyant des plus froids à son égard, crut nécessaire de recourir à un petit subterfuge. Avisant un affilié, originaire des *Attafs*, qui se tenait silencieux dans un coin, il le regarda fixement. Immédiatement cet homme, pris d'un tremblement inexplicable, se leva, dépouilla ses vêtements et se mit à danser.

Qu'il s'agisse là d'un fait d'hypnotisme ou que l'homme en question fût un compère, peu importe. Mais, par ce facile miracle, le Cheikh Adda conquit la confiance générale et devint le représentant suprême des Derqaouas dans la province d'Alger, dans l'Est de celle d'Oran.

Je ne m'étendrai pas sur ce qui le concerne, car les rares événements qui marquèrent son existence n'eurent que fort peu de retentissement sur les populations des environs de Boghari. Il vécut en effet loin du monde, dans sa Zaouiya, recevant les fidèles qui, de tous côtés, affluaient, surveillant en même temps ses biens-fonds, qui étaient considérables. Lors de l'insurrection des *Flittas* (1864), il fut un moment soupçonné d'avoir secrètement inspiré ce mouvement ; il fut interné à Tiaret, puis bientôt relâché sans qu'on eût rien relevé contre lui. A la même époque, et dans la même occasion, les principaux affiliés de la région de Miliana furent arrêtés aussi, en prévision de leur soulèvement possible, mais bientôt mis en liberté sur la protestation du Bach-Agha du Djendel, *Bou*

Alem Echcherifa, qui se porta garant de leur tranquillité. Et, quand nous aurons ajouté que, continuant jusqu'à sa mort sa politique de renoncement aux affaires politiques, le Cheikh Adda se tint à l'écart, enfermé dans son monastère pendant toute cette insurrection de 1864; qu'alors, son influence s'exerça parmi ses affiliés pour les maintenir dans l'obéissance au Gouvernement, nous aurons achevé son histoire sommaire.

L'influence des Chadouliyas qui, de Tlemcen, s'était successivement étendue sur tout le Tell oranais, mais qui, nous le répétons, ne semble pas avoir dépassé Tiaret et Mostaganem vers l'Est, au moins d'une façon sérieuse, jusqu'à l'époque du Cheikh Adda, fit, pendant que celui-ci exerça la maîtrise, des progrès considérables dans ce sens. Elle se propagea d'abord directement dans la partie occidentale du grand quadrilatère montagneux compris entre la *Mina*, le *Nahr Ouacel* et le *Chelif*, et que j'appellerai *Quadrilatère de l'Ouarsenis*, parce que le *massif de l'Ouarsenis* en occupe une bonne partie, et la cause de cette propagation fut la création, par le Cheikh Adda, d'une Zaouiya dans les Ouled Lakreude, sa tribu natale. Mais dans la région montagneuse, il ne semble pas que cette influence ait pris au delà, vers l'Est, une grande extension, alors que, au contraire, elle se propagea rapidement dans la plaine du Chelif. La facilité des communications de ce côté en est évidemment la cause.

C'est probablement même vers Orléansville et Miliana que furent, dans l'Est, les partisans les plus nombreux du Cheikh Adda. On cite, dans ces parages, comme ayant été au nombre de ses vicaires : *Sid Othmane*, près Miliana; puis chez les *Reribes*, ou dans leur voisinage, *Sid Ahmed Elaç-nouni* et *Si Mahmoud Elbadrani*, qui, tous deux, ont laissé la réputation de grands lettrés.

Cependant, il y eut aussi des affiliés dans la région de Boghari. On cite notamment les *Ouled Ahmed ben Saâd* comme ayant presque tous reçu l'affiliation. C'était une tribu riche et puissante, quoique petite. Le Cheikh lui avait concédé l'accès facile aux biens de ce monde, en raison de sa fidélité à son égard. Il aurait dit à ses membres :

بوغار صندوق واولاد احمد مفتاحه

« Boghar est un coffre dont les Ouled Ahmed sont la clef. »

Et de fait ils furent presque seuls employés comme cavaliers au bureau arabe de Boghar pendant longtemps, ce dont ils savaient tirer profit. Mais, plus tard, ils commirent tant d'abus, négligèrent tellement aussi

le service de Cheikh Adda, que celui-ci prononça contre eux un anathème que l'on rapporte en ces termes :

اولاد احمد اخذ

« Ouled Ahmed, éclipez-vous ! éclipez-vous ! »

Peu de temps s'écoula que les Ouled Ahmed furent, en effet, les uns après les autres, révoqués de leurs fonctions ou emplois ; ils tombèrent à rien et ne sont plus aujourd'hui qu'une pauvre petite tribu.

A. JOLY.

(A suivre).
